—On a fait sauter les poudres ! s'écria le marquis. Encore une trahison, encore une infamie !

Yvanec avait brusquement quitté son compagnon et venait de s'élançer vers le bâtiment des écuries. En un clin d'œil, avec une agilité merveilleuse, il passa un mors dans la bouche d'une belle jument qui se prélassait au râtelier, et, la tirant dans la cour, il bondit sur les reins nus de l'animal, comme l'eût fait un jeune homme.

Alors, étendant le bras gauche pour écarter la foule, il rendit la main et partit au galop dans la direction de la colonne de fumée.

Tout cela s'était accompli si rapidement que M. de La Prévalaye n'avait pu échanger une seule parole avec le vieux fermier, et Yvanec disparaissait dans un tourbillon de poussière avant que le gentilhomme et Séverin eussent pu deviner son intention.

M. de La Prévalaye cependant ne parut pas hésiter sur le parti qu'il avait à prendre.

—A cheval ! à cheval ! cria-t-il à d'Estournal et à d'Almoy qui s'étaient rapprochés.

Puis s'adressant à Séverin :

—Viens avec nous !

Et se retournant vers les paysans :

—Allons, les gars on peut avoir besoin de vous ! ajouta-t-il. Prenez vos fusils, et à vos rangs !

—Allons-nous donc laisser la ferme avec les femmes et les enfants seulement ? dit vivement d'Almoy. Si c'était un piège, si on voulait...

—Vous avez raison, mon ami, répondit M. de La Prévalaye. Prenez vingt hommes avec vous, demeurez ici et gardez la ferme !

D'Almoy s'empressa d'obéir. Cinq minutes après, le marquis, d'Estournal et Séverin galopèrent en suivant la même direction qu'avait prise Yvanec, et précédant le groupe des chouans qui venait de se former à la hâte.

Agissant avec cette rapidité de conception et d'exécution qui a été l'une des qualités principales des chefs de cette guerre civile, d'Almoy disposa les vingt hommes qu'il avait gardés, de façon à ce qu'un coup de main ne pût être tenté sur les bâtiments de la ferme.

Dans l'instant qui avait suivi l'apparition de la gerbe d'étincelles et de fumée, le cri d'Yvanec et l'organisation rapide de la petite colonne, les femmes et les enfants s'étaient spontanément et instantanément réunis au milieu de la cour. Tous priaient, tous imploraient la miséricorde divine.

Puis, nus par un même et compréhensible sentiment de curiosité, tous se précipitèrent de nouveau vers le point où la vue dominait la campagne. Une seule femme demeura agenouillée et priant : cette femme c'était Mariic, la fiancée de Le Caër, celle dont le prêtre devait le soir même bénir l'union.

Une main vint se poser sur l'épaule de Mariic. La jeune fille tourna la tête : Ninorc'h était penchée vers elle :

—Viens ! dit-elle à voix basse : il n'y a personne et j'ai pu ouvrir !

Mariic se leva en faisant le signe de la croix. Guidée par Ninorc'h qui marchait devant, elle se glissa le long du bâtiment des granges. Toutes deux passèrent alors dans le jardin-verger, sur lequel donnait le derrière du bâtiment principal. Ce jardin était désert, mais, comme aucune muraille ne l'enclavait, M. d'Almoy avait fait placer des sentinelles sur la lièzière des genêts environnants. Il eût donc été difficile de pénétrer dans le jardin sans être aperçu des sentinelles, si, précisément du côté des granges, il n'y avait eu une cabane en planches servant de hangar pour serrer les outils de jardinage. Cette cabane, se projetant en avant, faisait comme un petit couloir entre sa muraille de chêne et le mur de pierres de l'habitation.

Dans ce couloir était percée une des fenêtres de la ferme, fenêtre condamnée par sa situation même et qu'on n'ouvrait jamais. Ce fut vers cette fenêtre que se dirigèrent les deux femmes, abritées par la muraille de bois du hangar.

Arrivée devant la fenêtre, les deux femmes s'arrêtèrent ; Ninorc'h posa ses deux mains sur le rebord du châssis à coulisses et s'efforça de le soulever. Sans doute, tout avait été préparé d'avance, car le châssis céda et se leva rapidement sous l'effort de la fille de la ferme.

—Monte vite ! dit-elle à Mariic quand l'ouverture fut assez grande.

Mariic sauta sur une grosse pierre placée auprès du mur, et de là, onjambant l'appui de la fenêtre, elle passa dans la salle intérieure de la ferme. Ninorc'h s'élança à son tour en maintenant la fenêtre d'une main, puis elle se retourna et la laissa retomber.

Les deux jeunes filles s'avancèrent alors dans la salle où régnait une demi-obscurité, car les rideaux abaissés empêchaient le jour de pénétrer jusque dans l'intérieur et le tamisaient comme eût fait un voile de toile épaisse.

La salle était toujours dans le même état que le soir où nous y avons pénétré pour la première fois ; l'aspect était le même, froid, sévère et modeste. Le lit en deuil se dressait à la même place, donnant à la pièce un caractère imposant et lugubre.

Les rideaux des autres lits étaient abaissés, à l'exception d'un seul, celui dans lequel était étendue Jeanne.

Le visage pâli par la douleur, les traits fatigués par l'insomnie, le front chargé de nuages, Jeanne avait les mains appuyées sur les draps : son corps ne changeait pas de place, mais ses bras étaient agités de minute en minute par des saccades nerveuses qui ébranlaient tout son être.

Elle ne parut pas remarquer l'entrée dans la salle des deux jeunes filles, et son regard fixe, invariablement rivé sur le lit funèbre, ne se détourna pas.

Mariic et Ninorc'h s'approchèrent de Jeanne.

XVII

LA MALADE.

Les deux servantes demeurèrent debout près du lit : toutes deux regardèrent la jeune malade qui, plongée dans une apathie profonde, ne faisait pas le moindre mouvement.

Ninorc'h leva les yeux vers le ciel en joignant les mains avec un geste de commisération : Mariic essuya deux larmes qui prelaient à l'extrémité de ses cils.

—Sainte Vierge ! murmura Ninorc'h. La pauvre chère demoiselle ! Qui donc pourrait la reconnaître à cette heure ?

Effectivement, Jeanne était bien changée. Quiconque eût vu jadis la délicate et charmante enfant, eût eu peine de se persuader en contemplant ce corps maigre et chétif, ce visage aux tons bistres par la fièvre, cette pauvre créature enfin, portant sur tout son être les stigmates d'une horrible souffrance morale, qu'il était en face de la même personne.

—Faut-il la réveiller ? car elle dort quoiqu'elle ait les yeux ouverts, dit Mariic en se tournant vers sa compagne.

—Attends ! répondit Ninorc'h ; si elle nous voyait, nous lui dirions tout, mais puisqu'elle ne nous voit pas, attendons ! Dorothee va venir.

—Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore arrivée ?

—Elle a dû voir partir les gars avec monsieur le marquis et Yvanec.

—C'est ce que je me dis, Ninorc'h. Puisqu'elle a dû voir partir les gars, Dorothee doit penser que nous sommes là. Elle sait bien que j'aurai fait ce qu'elle m'a demandé.

—Ah !... écoute !...

—Quoi donc ?

Les deux femmes demeurèrent attentives. Elles se rapprochèrent de la fenêtre par laquelle elles venaient d'entrer et elles écoutèrent encore :

—J'entends marcher, dit Ninorc'h. Et toi, Mariic ?

—C'est le long de la grange, répondit la promise de Le Caër.

—Les pas se rapprochent...

Un silence suivit cet échange de paroles ; silence durant lequel on pouvait entendre le bruit irrégulier de la respiration